

**MERS EL-KEBIR ET ORAN**

DE 1509 A 1608,

D'APRÈS DIEGO SUAREZ MONTANES.

(Voir les n<sup>os</sup> de la *Revue*, de 52 à 56, inclusivement)§ 2<sup>e</sup>, LA RAZIA ESPAGNOLE A ORAN.

La razia est une manière de guerroyer suffisamment connue en Algérie où la force des choses en a nécessité un emploi si fréquent. Mais il est intéressant de savoir comment les Espagnols l'ont entendue et appliquée durant trois siècles de domination à Oran. Qui pourra mieux que Suarez nous renseigner là-dessus, lui qui, pendant vingt-sept ans de service africain, a eu tout le loisir d'en observer la pratique et d'en méditer la théorie ? Il s'est, en effet, si bien acquitté de cette double tâche, qu'il ne nous laisse plus que celle d'entremêler ses dires de quelques réflexions ou citations à l'appui et de mettre en regard des récits d'un vieux soldat, fort indépendant par caractère, quelques bulletins officiels émanés des gouverneurs d'Oran. Imprimés à la hâte, sur feuilles volantes, ces documents, contemporains des événements, constituent autant de raretés bibliographiques dont nous nous réjouissons de pouvoir offrir la primeur au lecteur algérien.

Un mot d'abord sur la situation des Espagnols devant la population musulmane des alentours d'Oran ; elle se résume en ce simple énoncé : *Blocus permanent*. Mais, dira-t-on, et l'amitié, le concours, la fidélité des populations soumises, notamment de la grande tribu des Beni-Amer ? Nous verrons bientôt ce qu'il faut rabattre de tout cela ; qu'il suffise de dire, en attendant, que le rayon d'influence de la garnison de cette place était précisément égal à celui que ses razias pouvaient atteindre et que celles-ci n'allaient guère au de-là de deux journées de marche (1). Les

---

(1) On comprend que notre assertion est une sorte de moyenne applicable à l'ensemble de la domination espagnole en Afrique.

musulmans dont les terres se trouvaient dans cette zone étaient bien forcés de payer la *Roumia* ou l'impôt du Roumi ; mais, d'un autre côté, comme tous les gens faibles, acculés dans une position fautive et qui tâchent de contenter ou du moins de ne pas trop mécontenter les deux partis, ils livraient tacitement le passage aux mores hostiles qui allaient attaquer les chrétiens et ne se faisaient même aucun scrupule de leur dénoncer les entreprises que les Espagnols essayaient contre eux. Comment expliquer, d'ailleurs, sans la connivence de ces prétendus amis, l'apparition si fréquente, et jamais signalée en temps opportun, à la place, de ces bandes hostiles qui venaient intercepter les arrivages jusqu'aux portes d'Oran, et qui, en plein jour, des bords du fossé, lançaient des injures en langue *sabir* (*aljamia*) aux sentinelles espagnoles qui se promenaient sur le rempart ? Mais nous aurons occasion de revenir sur cet important chapitre.

Avant d'exposer le système des razias, Suarez pose en thèse générale que la garnison d'Oran doit compter au moins trois mille hommes de troupes ordinaires afin de suffire au service intérieur et fournir à l'occasion les colonnes actives dont les sorties étaient nécessaires pour maintenir les Mores pacifiques dans leurs bonnes dispositions et châtier les populations hostiles.

Il résume son opinion sur la matière par cette image :

« Ici, l'Espagne doit toujours tenir en arrêt dans sa main droite une lance bien émoulue, outre une bonne flamberge au vent, tandis que sa main gauche offre des cadeaux et des gratifications. »

Si notre auteur n'avait pas écrit au point de vue restreint de l'occupation d'Oran et de Mers-el-Kebir, il aurait sans doute complété son image en ajoutant que la pointe de l'épée doit plutôt menacer le dos que la poitrine de l'ennemi, et Rome lui aurait fourni de nombreuses preuves à l'appui. Car elle tenait ici ses principales forces stationnées à la frontière méridionale, sentant que ses nationaux établis dans le Tel seraient plus efficacement protégés, si l'on prenait ainsi l'indigène du Nord à revers, tout en inquiétant celui du Sud sur sa ligne de retraite, dans le cas où l'envie lui prendrait de venir butiner en dedans des limites militaires. Les traces fréquentes, très-distinctes encore,

des postes qu'elle avait échelonnés depuis les Ziban jusqu'à Msad et au delà, et surtout les magnifiques ruines de Lambèse, quartier-général de la 3<sup>e</sup> légion, ce noyau romain permanent de l'armée d'Afrique, ont conservé jusqu'à nos jours les témoignages matériels de ce judicieux système que la France a presque entièrement adopté à son tour.

Mais revenons aux humbles razias oranaises et écoutons ce que Suarez va nous en dire. Pour distinguer de notre travail personnel les passages extraits par analyse de son manuscrit, ces derniers seront marqués de guillemets.

#### L'ESPION.

« Un gouverneur d'Oran, dit notre auteur, ne se décide à ordonner une sortie contre les mores hostiles qu'à la suite de dénonciations et renseignements, provenant d'espions qui appartiennent à deux catégories distinctes.

» Dans la première, ce sera, par exemple, quelque indigène gravement offensé par un puissant personnage, le plus souvent par son cheikh, et qui, ne pouvant se venger lui-même sur le champ, dissimule son ressentiment jusqu'à ce qu'une occasion se présente de faire servir les chrétiens d'Oran à la ruine de son ennemi. Mais si celui-ci est un des chefs soumis à l'Espagne, il faut attendre que, par suite de la mobilité du caractère arabe, il change de parti ou du moins commette quelque imprudence qui permette de le faire passer pour hostile. Au reste, ces affamés de vengeance ont la rancune patiente et savent attendre pendant des années le jour des représailles. Mais, enfin, ce jour si désiré ayant lui et les tentes de l'offenseur se trouvant à la portée de la garnison d'Oran, l'offensé se met aussitôt à l'œuvre. Il débute par une série de promenades d'un douar à l'autre, afin d'habituer à ses absences et surtout pour faire perdre le fil de l'emploi de son temps. Puis, pendant quelque-une de ces allées et venues, il fait un voyage furtif à Oran, dénonce son ennemi au Gouverneur à qui il communique en même temps tous les renseignements nécessaires pour l'atteindre sûrement.

» Car l'espion dont il s'agit doit, dit Suarez, préciser le ou

les douars à razier, indiquer à quelle tribu et fraction ils appartiennent, combien de chevaux de guerre ils peuvent mettre sur pied, quels autres mores hostiles ils ont pour voisins et qui puissent les soutenir contre les Espagnols ; enfin, à quelle distance de la place sont leurs campements. Là-dessus, le Gouverneur commence à se former une opinion ; mais, s'il est prudent et avisé, il ne se mettra pas en campagne sans avoir bien sondé l'espion lui-même, surtout si les douars dénoncés sont loin de la ville et ont une certaine force. Dans ce cas, il envoie préalablement en reconnaissance, avec l'espion, les Adalid (1) chrétiens et leurs hommes les *Almogatazes*, mores réfugiés à Oran. Ce détachement d'explorateurs va vérifier sur le terrain le rapport de l'indigène et étudier avec détail la route qui mène au but de l'expédition projetée, ainsi que le lieu le plus convenable pour établir l'embuscade de dépôt (2). Il s'assure, surtout, s'il y a des douars *soumis* à portée de cette route ; *car on est certain d'avance que ces douars éventeront la marche des Espagnols, et ne manqueront pas d'en avertir l'ennemi ;* auquel cas le mieux est de faire demi-tour et de rentrer en ville au plus vite. C'est donc là une précaution de premier ordre, et plus d'une opération, bien conçue, d'ailleurs, n'a échoué que parce qu'on n'en a pas tenu compte. »

Ici, Suaréz fournit la preuve de ce que nous avons avancé plus haut sur la nature réelle de la soumission des Mores pacifiques : simple question de distance, elle ne tenait, on le voit, qu'à une proximité trop grande du fameux fer de lance bien émoulu et de la pointe de l'épée nue !

Au reste, la fragilité de pareilles soumissions ne peut étonner que les personnes qui ont la naïveté de croire qu'un peuple dont le cou est sous le pied de l'étranger trouvé la situation

---

(1) Ce qu'on dit ici des *Adalid* définit suffisamment le mot ; ajoutons que ce mot paraît venir de l'arabe *ed-dellit* (le guide) ou *ad-delit*, selon la prononciation espagnole — par transposition du premier *d* qui s'est substitué au *l* final. Ces *adalid* sont les *chouaf* des arabes, les *exploratores* des Romains, dont Procope a dit : . . . . . *Glam adversus hostes ire consueverunt ut illorum facta vestigata ducibus enuntiant.*

(2) Nous avons déjà dit que c'était l'endroit où les chefs d'expéditions laissaient leurs *impedimenta* et formaient leurs colonnes légères d'attaque.

agréable et chérit même celui qui la lui inflige. Braves gens qui ont tout-à-fait oublié ce que pensait et faisait leur ancêtre Jacques Bonhomme, lorsque sa nuque servit momentanément d'escabeau au pied pesant de John Bull, et comme il s'escrima d'estoc et de taille, le brave Gaulois, en compagnie de Jeanne d'Arc et de ses continuateurs, jusqu'à ce qu'il eut fait repasser le Pas-de-Calais à ce pied incongru, fourvoyé chez nous à une des heures néfastes de la France.

Mais, dira-t-on, voilà qui absout en principe toutes les révoltes des indigènes de l'Algérie ! Nullement : *expliquer* un fait n'étant pas la même chose que l'absoudre, l'analogie dans les faits n'impliquant pas nécessairement l'identité du droit dans deux cas, d'ailleurs très-distincts. Or, les motifs qui nous ont amenés en Afrique n'ont aucun rapport avec ceux qui avaient déterminé l'invasion anglaise du XV<sup>e</sup> siècle. Car la conquête de 1830 n'a été que l'exécution très-légitime d'une condamnation portée de temps immémorial par le tribunal de l'opinion publique européenne contre la Régence d'Alger qui avait érigé le brigandage en système gouvernemental, proclamant effrontément qu'elle ne pouvait vivre qu'aux dépens des chrétiens. A vrai dire, aux Turcs et aux réfugiés andalous appartenait tout l'odieux de cette combinaison dont les indigènes proprement dits — Kabiles ou Arabes — n'auraient pu empêcher la mise en pratique, quand même ils l'auraient voulu ; mais fallait-il rester inertes devant cette impuissance et tolérer le mal à perpétuité ? De tout temps, la conscience des peuples civilisés a conclu pour la négative. La France n'a fait qu'en tirer la conséquence les armes à la main.

La conquête, si légitime en elle-même, le devint bien plus encore par la conduite du vainqueur qui, fermant l'oreille à quelques voix haineuses, derniers échos des époques où le *væ victis* n'avait pas encore été détrôné par la charité chrétienne, traita le vaincu, autant que possible, en citoyen français. Bien plus, avec l'impassibilité de la force appuyée sur le droit, il sut résister aux défaillances ou aux colères que les bienfaits méconnus excitent parfois dans les cœurs les plus bienveillants ; et l'ingratitude, poussée même jusqu'à la révolte, ne lui arracha

jamais une mesure qui ait outrepassé les limites d'une juste sévérité.

Il va sans dire que cette longanimité n'empêche pas de suivre le judicieux conseil de Suarez et de tenir toujours sa bonne lame hors du fourreau et bien en garde pour recevoir militairement les enragés qui voudraient absolument essayer de sa trempe.

Pour revenir aux explorateurs connus sous le nom d'*adalid*, disons que la quintessence de leurs instructions spéciales se réduisait à ceci : « Chercher les moyens d'exécuter la razia » facilement, avec promptitude et même sans coup férir, s'il » était possible, le but essentiel étant de faire du butin, de » terrifier l'ennemi, plutôt que de se couvrir de gloire. »

On aura occasion de reconnaître que ce programme, peu héroïque, n'était pas dicté par la crainte et que la brave garnison d'Oran aimait assez à en venir aux mains ; mais le devoir des chefs étant de ménager la vie du soldat, ils faisaient naturellement tous leurs efforts pour atteindre le but sans effusion de sang.

« Un gouverneur bien avisé, continue Suarez, outre les précautions indiquées déjà, prend encore celle-ci : il simule des doutes sur la sincérité de l'espion et lui déclare nettement que l'unique moyen de les dissiper c'est d'engager dans sa querelle quelqu'un de ses parents ou alliés. De la sorte, au lieu d'un seul individu compromis dans la tribu qu'il s'agit de razer, il y en a deux, dont le second n'est au fond qu'un otage. Une fois en possession de cette caution supplémentaire, qu'il tient soigneusement renfermée dans une des salles de la Casba, le gouverneur fait exécuter par ses *adalid*, et sous la conduite de l'espion primitif, la reconnaissance dont nous venons de parler. Il est certain que si on a bien soin de n'admettre ce dernier répondant qu'après vérification de sa parenté, avec le premier, une trahison de la part de celui-ci n'est plus guère à craindre.

» Tout gouverneur qui, par imprudence, cupidité ou inexpérience, néglige quelque-une de ces précautions court des risques dont le moindre est de fatiguer ses troupes par des marches infructueuses ; mais il peut lui arriver bien pis que cela. Car

l'espion, que nulle considération de parenté ne retient, s'il n'a pas fourni d'otage, peut très-bien être assailli de remords religieux ou patriotiques, quand l'expédition est déjà en route; ou, comme cela s'est vu, ce peut être un faux espion que les insoumis eux-mêmes ont chargé d'attirer les chrétiens dans un piège, par l'appât d'une proie facile. Dans ce dernier cas, la colonne se trouve inopinément en face d'un rassemblement considérable de Mores, et il arrive que les douars qu'elle croyait pouvoir aborder de plain-pied ont été entourés à la hâte de fossés couverts, où les Espagnols viendront se culbuter les uns sur les autres, s'ils tentent l'assaut; tandis que l'ennemi, en nombre, attend à quelques pas de là ce moment d'inévitable désordre pour tomber sur eux avec avantage.

» La première partie de ce programme de trahison s'est exécutée en 1549, dans la plaine de Zeïdour, chez les Mediouna (de l'Ouest), et le reste aurait suivi, si le gouverneur, don Martin, comte d'Alcaudete, n'avait pas éventé la machination en temps opportun, et repris, au plus vite, le chemin d'Oran. Il va sans dire qu'il fit arquebuser en route le double traître qui l'avait conduit sur ce guépier. »

En 1577, Suarez fut témoin oculaire d'une aventure analogue dont le dénoûment — où il joua son rôle — n'eut lieu que deux ans plus tard. Un espion, à qui le gouverneur d'Oran croyait avoir acheté certains douars, avait, en réalité, vendu les Espagnols à ces mêmes douars à raison d'une *dobla* (3 fr.?) par cavalier et d'une demi-dobla par fantassin. Le marché n'arriva pas à conclusion, parce que, cette fois encore, on eut le bonheur de deviner le piège à propos, et que l'on put rentrer sans encombre. Quant à l'espion, auteur du mécompte, il eut l'art de faire croire à son innocence, sur le premier moment; mais la vérité finit par être connue; et, comme il eut l'imprudence de reparaitre à Oran, il fut saisi, jugé et condamné à mort. Suarez, qui faisait partie du peloton chargé de l'exécution, raconte qu'on l'attacha à un poteau en face de la vieille ville, près des *caleras* ou fours à chaux, et de la grosse tour, et que là, il fut bien et dûment arquebuser.

« Ces dangers de trahison, toujours imminents, dit notre

aucun, obligent les gouverneurs prudents à ne jamais lâcher l'espion qu'après la réussite de la *razia* proposée par lui ; ou, si l'opération a manqué, qu'après qu'il est bien établi que ce n'a pas été sa faute. »

Suarez aborde ensuite une deuxième catégorie d'espions que l'on recrutait parmi les *Almogatazes*, ces réfugiés mores à qui l'accès de leur tribu était interdit, par suite de quelque vieille félonie commise par eux au bénéfice des chrétiens et au préjudice de leurs compatriotes. Poussés une première fois à un acte de trahison par une soif de vengeance, ces transfuges en étaient venus à pratiquer habituellement et par métier ce qu'ils avaient fait par passion dans le principe. Dès lors, tout autre séjour que celui d'Oran leur devenait impossible. Aussi, les Espagnols les y avaient reçus, organisés, casernés, en leur accordant la paye de fantassin.

« Ces individus, voués désormais à l'espionnage, dit Suarez, sont toujours en quête de mores hostiles ; et comme leur qualité de renégats politiques reconnus rend fort périlleux pour eux toute excursion un peu lointaine, ils aiment beaucoup mieux opérer dans la zone des mores pacifiques. Spéculant sur l'imprudence et l'incurie de ces derniers, qui, tantôt, laissent une tente hostile s'établir momentanément sur leur territoire, ou négligent d'aller faire renouveler leurs saufs-conduits aux époques réglementaires, ils transforment ces légers délits en autant de graves attentats contre la domination espagnole. »

Faire tomber sur l'innocent un châtement qui ne doit atteindre que le coupable, nous semble une atroce combinaison ; mais aux yeux des *Almogatazes*, ce n'était qu'une peccadille. Ils ne doutaient pas d'ailleurs de l'assentiment des Espagnols, car ils comptaient sur leur ignorance des choses du pays et sur le penchant assez naturel qu'ils avaient pour la *razia*. En effet, habituellement resserrés entre d'étroits remparts, ces soldats, presque tous jeunes et vigoureux, saisissaient avec empressement toute occasion de sortir de leur monotone prison. Et puis, la *razia* n'offrait-elle pas un aliment à leur humeur batailleuse, en même temps que ses produits amélioraient leur position matérielle ? Ils n'étaient pas seuls, du reste, à faire ce



dernier calcul ; et les révélations de Suarez nous apprennent que les chefs, qui se taillaient naturellement la part du lion dans le partage, recherchaient avec non moins d'ardeur que leurs subordonnés les occasions de faire du butin.

Cependant, on doit rendre cette justice aux Almogatazes que s'ils faisaient piller un peu légèrement leurs coreligionnaires, ils trahissaient très-rarement les Espagnols. Il est vrai que, mariés presque tous, ils avaient à Oran une famille qui répondait pour eux ; aussi, leur accordait-on plus de confiance qu'aux débutants dans l'espionnage.

D'après M. Fey (*Hist. d'Oran*, p. 163), leur quartier à Oran était situé au pied de la Calera, ou chaufournerie, dans la rue de l'Arsenal, et consistait en quatre vastes cours fermées par des murs, auxquels des goubis s'adossaient intérieurement. Il ne voit en eux que des espèces de spahis dont les gouverneurs se servaient pour faire du butin sur les insoumis. Les explications fournies par Suarez donnent une idée plus complète du rôle de ces auxiliaires musulmans, dont nos guerres d'Afrique nous ont appris à connaître et à apprécier les tristes équivalents.

Nous en avons fini, Dieu merci ! avec ces rebutants préliminaires où l'espion et le traître usurpaient forcément le premier rôle ; nous voici arrivé à la partie vraiment militaire du sujet ; les transfuges s'effacent et c'est maintenant le soldat qui entre en scène. Mais laissons la parole à notre informateur habituel.

#### LE DÉPART.

« Dès qu'une expédition a été décidée contre les Arabes, nous dit-il, le gouverneur d'Oran ordonne au sergent-major (major de place) d'avertir les gens de guerre d'avoir à faire la *mochila* (1), ou approvisionnement de route, en vivres, munitions, etc., le tout pour une période maximum de cinq jours ; temps le plus long qu'un détachement puisse rester dehors ; il indique

---

(1) Ce mot, qui paraît d'origine arabe, signifie *besace*, dans le sens propre, et approvisionnement en prenant le contenant pour le contenu.

aussi l'heure du départ, et veille à ce qu'on se procure les meilleures mules du pays, pour porter la poudre, les balles de toutes sortes ainsi que les mèches d'arquebuse et de mousquet (1). Ce petit convoi marche sous la garde de 12 artilleurs choisis parmi les plus jeunes et les plus dispos, lesquels sont chargés en outre de distribuer les munitions aux soldats, lorsque dans le cours de l'expédition ceux-ci se trouvent avoir épuisé l'approvisionnement particulier dont il a été parlé plus haut. Les bêtes de somme sont conduites par des muletiers qui tous connaissent le maniement des armes et peuvent, au besoin, grossir le nombre des combattants.

« L'ordre du jour désigne les soldats qui font partie de la colonne et ceux qui restent à la garde des places d'Oran et de Mers-el-Kebir sous le commandement du plus ancien capitaine de ces garnisons. Car le gouverneur accompagne ordinairement la troupe dans les razias et sorties, sa présence y étant nécessaire. En effet, il est convenable qu'il soit là pour voir ce qui s'y passe, mûrir ses plans d'attaque jusqu'au moment de l'exécution, les modifier au contact des circonstances imprévues et en bien assurer l'exécution. Cela ne se ferait pas aussi bien, si le chef n'engageait point, par sa présence, sa vie aussi bien que celle du dernier des soldats (2).

« L'expédition sort de nuit si l'on craint d'être éventé aux environs d'Oran qui sont une contrée plane et découverte (3) : l'heure du départ se règle sur la distance à parcourir.

(1) *L'arquebuse* succéda immédiatement à l'arc des anciens et est la première en date parmi les armes à feu portatives. On commença à l'employer vers la fin du règne de Louis XII. Le mousquet fut inventé un peu après par les Russes; à l'époque où servait Suarez, les Espagnols en fabriquaient qui portaient fort loin et dont les balles, d'un fort calibre, faisaient de terribles blessures; mais ils avaient l'inconvénient d'être d'un poids considérable et, par conséquent, d'un maniement difficile. Le fusil que les Français inventèrent en 1630 fit disparaître toutes ces armes imparfaites et incommodes. Le mousquet et l'arquebuse s'enflammaient au moyen d'une mèche que le soldat appliquait au bassinet, d'où la double difficulté de bien viser et de tirer vite.

(2) Plusieurs gouverneurs ont été tués dans ces sortes d'expéditions dont le danger devenait extrême, pour peu qu'il y eût trahison de la part de l'espion.

(3) Les routes suivies habituellement par les expéditions espagnoles

« Au moment où la troupe dépasse la porte de la ville, on compte tous les hommes, sans exception, ce qui est facile, vu que l'on sort, gens et bagages, sur une longue file (*hilo*), comme les grues, une compagnie derrière l'autre, le capitaine en tête, suivi de son enseigne portant sur l'épaule et enroulé le guidon de la compagnie (1). La cavalerie arrive après l'infanterie et elle est suivie par le bagage. La colonne entière défile ainsi devant le Gouverneur qui se tient à la porte, en dedans, éclairé par des torches, si le départ a lieu la nuit. Il sort de la ville le dernier et la troupe l'attend au dehors. Puis, lorsqu'il est bien constaté que chacun est à son poste et que tout se trouve bien en ordre, la colonne enfin s'ébranle et part.

Pour traduction ou analyse,

( *A suivre* )

A. BERBRUGGER.

---

passaient, en effet, par la plaine d'Oran, soit que l'on opérât à l'Est, au Sud ou à l'Ouest. Cette plaine était alors inhabitée, au moins dans la partie la plus rapprochée de la place.

(1) Chaque compagnie avait alors son enseigne ou guidon.